

INTRODUCTION

LA VIE RENOUVELÉE DES MOTS

*Il s'en trouvera toujours en un coing
quelque mot qui ne laisse pas d'estre bastant*

Montaigne

Ouvrir l'œuvre de Freud : ne faut-il pas avouer que cela peut se révéler, pour tout un chacun, parfois difficile ou vertigineux comme de se confronter à la situation d'une analyse ? On est au seuil, et on hésite.

Il arrive pourtant que ce vertige se dissolve et que cela se produise alors qu'on pense moins à l'analyse, en général, et qu'on ouvre *une* page, qu'on tombe sur *un* mot, ou qu'on rencontre *un* psychanalyste – qu'il nous rencontre tout autant. Les images qu'on s'en faisait peuvent, à cette occasion, se dissiper, cesser de nous occuper, et on se laisse alors surprendre par une rencontre, entendre par exemple des mots comme on ne les avait jamais entendus. « J'aimerais », écrivait le psychanalyste J.-B. Pontalis en songeant à la figure du psychanalyste qu'il aurait lui-même voulu rencontrer, « que, lorsqu'il me dit quelque chose, cela ne soit pas une explication et même qu'il ne croie pas avoir délivré une interprétation lumineuse (dont il serait assez fier), mais que ses mots me surprennent, me déconcertent, me troublent et me laissent un temps sans voix¹. » Non que le sentiment d'« inquiétante étrangeté », si bien décrit par Freud en 1919², disparaisse jamais ni de la situation analytique, ni de la lecture de son œuvre, puisqu'elles rapportent toutes deux, comme sur le devant d'une scène psychique, juste devant nos yeux et sous les siens, nos motions inconscientes ; mais que, malgré

1. Pontalis, J.-B., « Un portrait imaginaire », *Penser/Rêver*, n° 22 « Portraits d'un psychanalyste ordinaire », Éditions de l'Olivier, automne 2012.

2. Freud, S., « L'inquiétante étrangeté » (1919), in *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985.

lui, on aille sonder sa nature, ses raisons, ses manières, ses sources et ses conséquences douloureuses, le fait que, dans les deux cas, nous soyons dépossédés de ce que l'on s'imaginait, et nos mots soudain ont pris, grâce et avec les siens, un *sens* différent. La comparaison entre la lecture de l'œuvre de Freud et la situation chaque fois spécifique d'une cure analytique s'arrête bien sûr là, puisque la dimension essentielle et perceptible de la psychanalyse ne peut pas habiter, ou pas complètement, un texte. Mais « là », où est-ce ? N'est-ce pas l'endroit, ou l'époque, où prend sa source notre vertige, où les mots de Freud font retourner les nôtres, un « temps sans voix » ? Si notre vertige est ainsi comparable dans les deux cas il est pourtant, contre toute attente, surmontable, et c'est que les mots de Freud ont aussi éclairé et éclairent encore les nôtres : ceux de chacun, individuellement, et ceux de tous, dans l'ordre de la connaissance.

La vie renouvelée des mots, n'est-ce pas ce à quoi s'emploie un dictionnaire ? Au-delà du caractère objectif et scientifique de ce type d'ouvrage, de ce qu'on apprend positivement de telle ou telle entrée, chacun n'a-t-il pas connu un jour le plaisir pris à compulsiver un dictionnaire pour lui-même, le plaisir qui pousse à rêver tout le savoir, tout l'univers qu'il prétend parcourir et qui l'enveloppe ? À l'occasion, alors, on le feuillette, on flâne de mots en mots, on retourne au précédent. Et l'objet lui-même est parfois devenu mystérieux, emmaillotté de sagesse et de profondeur, comme ce buffet du vieux temps à qui Rimbaud faisait en personne « conter ses histoires ». Devant lui, on est quelquefois impressionné ou intrigué comme un enfant ; « là » aussi. Or cela est indissociable du geste qui a conçu cet objet, de la façon dont il a été travaillé pour exposer l'œuvre qu'il investit ; de même que le souvenir de telle histoire, ou de tel mot, dépend de la personne qui s'attardait à nous la conter, qui s'attachait à nous le faire entendre. Aussi bien, un dictionnaire qui porte sur l'œuvre d'un auteur est toujours la lecture *de* quelqu'un, ou de quelques-uns, à son propos, une certaine manière d'en proposer l'étude.

En sa compagnie, presque en amitié, le lecteur d'un dictionnaire est ainsi à son tour invité à être un promeneur. Celui qui avance à travers les mots d'une discipline ou d'un auteur comme entre les arbres d'une clairière dont il voudrait se rendre familier en y progressant par l'étude guidée de ses espèces, comme le disait Montaigne en poursuivant, « à sauts et à gambades¹ ». Et il semble qu'il y ait dans cette démarche, en apparence légère, un souci commun de mémoire : en étudiant les mots d'une œuvre, ici les mots de Freud, en les revisitant et en y séjournant, ce sont le conteur

1. Montaigne, *Essais*, livre III, chap. IX, PUF, 2004.

et le lecteur qui les rendront « bastants », qui en feront saisir à nouveau la vie, le problème, l'actualité, et qu'ils pourront en être « surpris ».

Ainsi n'était-ce pas à celle de Freud, tout particulièrement, que pouvait s'appliquer au mieux cette capacité d'un dictionnaire à faire découvrir par la relecture qu'il propose, sa découverte et ses échos, le monde de son œuvre ?

« Pour comprendre la psychanalyse, écrivait Freud en 1922, le mieux est encore de s'attacher à sa genèse et à son développement¹. » Revenir aux commencements de la psychanalyse, pour reprendre le cheminement qui était à l'origine de sa découverte, Freud s'y exerça tout au long de son œuvre. D'abord, dès le début de ses recherches, il se prit « lui-même » pour objet d'observation, rendant la vie et l'œuvre, au moins en partie, liées l'une à l'autre dans cette « expérience », comme on le lit dès les tout premiers mots de son ouvrage charnière, *L'Interprétation du rêve*, publié en 1900, ou à la même époque dans sa correspondance avec son ami berlinois Wilhelm Fliess, ou encore dans la correspondance avec sa fiancée Martha Bernays. Dans *L'Auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, en 1959, Didier Anzieu avait décrit cette subtile intrication, en remontant les pistes de la conjugaison de la vie et de l'œuvre et en déployant tous les réseaux qui avaient conduit à son élaboration². Et Freud demeura une voix personnelle présente dans ses écrits tout du long ; la voix de son invention participant toujours à sa lecture.

Mais s'attacher à la genèse de l'œuvre et à son développement n'a plus, ou n'a pas seulement, de rapports avec ses origines biographiques. S'attacher à sa genèse et à son développement, c'est l'indication donnée de poursuivre, en revenant pas à pas sur ses principes comme sur ses apories, l'évolution, l'histoire et la validité de son invention ; une manière de placer au centre du déploiement de la psychanalyse sa projection vers l'avenir, fondée sur les notions de *travail* et de *critique*. Chaque nouvelle étude qui s'emploie à cette tâche reste donc fidèle en tout point à son esprit : retourner. Faire avancer une tâche en gardant sa genèse et son développement avec soi. Poursuivre dans cette voie après Freud c'est, en effet, une manière renouvelée de mettre son œuvre « sur le métier » et de « Remonter à la source³ ». Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, en publiant le *Vocabulaire de la psychanalyse* en 1967, avaient poursuivi cette logique, une manière vivante de lire et de retravailler les concepts de la psychanalyse. Un dictionnaire, à sa mesure, s'emploie à illustrer une filiation

1. Freud, S., « Psychanalyse » (1922), in *OCF/P*, vol. XVI, PUF, 1991.

2. Anzieu, D., *L'Auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, PUF, 1959.

3. Laplanche, J., *Nouveaux Fondements pour la psychanalyse*, PUF, 1987.

dans ce sillage, celle de la mise à l'épreuve d'une pensée qui se retourne sur ses propres principes à travers l'usage vivant de ses mots et de leurs sources, que Freud n'a pas seulement autorisée, mais qu'il a indiquée.

Il est, du reste, évident qu'une œuvre, celle de Freud ni plus ni moins qu'une autre, est une fabrication à la croisée de plusieurs traditions. Pour la comprendre et l'aborder, connaît-on par exemple suffisamment les dialogues que son créateur a entretenus avec ses prédécesseurs ou ses contemporains : scientifiques, philosophes ou encore écrivains ? On pense bien sûr à Shakespeare ou à Sophocle, parce qu'on a, de près ou de plus loin, su que la tragédie, et celle d'Œdipe en particulier, avait servi à Freud pour exemplifier une certaine organisation humaine où la sexualité, la sexualité inconsciente, est au principe de l'origine et de l'évolution de l'individu comme de la culture. Mais que sait-on de l'importance de Hans Kelsen, théoricien du droit, ou d'Émile Zola, écrivain français ? Ou bien, dans l'extraordinaire capacité de Freud à construire la narration d'un cas, avec toutes les composantes que la psychanalyse impose pourtant au récit (cette exigence d'*écrire* une *écoute* et tout le déroulement d'une histoire individuelle, d'analyser et de rendre compte de l'élaboration et des résultats d'une pratique, de produire à partir d'elle des avancées théoriques pour la compréhension de la réalité psychique), aurait-on imaginé l'appui que sa narration prenait sur les impressions morales de Molière, en même temps que sur la confrontation de Darwin et de Lamarck ?

On y retrouve ce compagnonnage, présent dans toute grande œuvre, dira-t-on. Mais on y lit aussi son *intention*, celle qui va se sonder à la source d'une pensée et qui témoigne des voies par lesquelles elle a été travaillée par les autres avant elle, et les façons dont son innovation, *son* travail, en a changé le cours. Sait-on assez selon quel pari téméraire Freud a volé, arraché des objets naguère conservés par les courants romantiques, comme le rêve, pour en produire une « science » avec, comme outil appliqué de manière inédite, l'exigence et la rationalité de l'esprit scientifique, conciliant alors romantisme et Lumières ? Mais, surtout, il faut se demander : pourquoi ? On y lit bien cette intention de modification tenace de nos concepts de « conscience », d'« esprit », de « représentation », de « pulsion », de « mémoire », de « symptôme », tels que la psychologie ou la médecine, mais aussi la tradition philosophique les avaient pensés jusqu'alors, tout le travail de redéfinition du penseur, toute « l'opération » de Freud dans le savoir¹. Ainsi, sait-on à quel point ses avancées ont parfois produit le meilleur des discussions philosophiques de notre siècle, ou

1. Pontalis, J.-B., « L'attrait du rêve », in *La Force d'attraction. Trois essais de psychanalyse*, Seuil, 1990.

bien côtoyé des intuitions poétiques les plus profondes ? Quel sens pouvait prendre le rapport d'un philosophe américain contemporain, comme Stanley Cavell, avec la tragédie freudienne ?

On pourrait dire, à propos de l'innovation de Freud, ce que Paul Bénichou rappelait de celle de l'écrivain : « Là où existe une matière traditionnelle, là où se transmet continûment, à travers des versions successives, un héritage littéraire plus ou moins doué de forme et semblable à lui-même, l'auteur perd sa position centrale pour n'être qu'un des ouvriers d'une tâche, à la fois une et successive, dont les proportions le dépassent. Le constater, ce n'est pas sortir de la littérature, c'est y être en plein ; c'est saisir ce par quoi elle tient à une culture. Ne vouloir considérer en pareil cas que l'ouvrage d'un homme, c'est mettre des bornes arbitraires à la réalité littéraire. La genèse d'une œuvre est ici la relation d'une matière transmise et de son remanieur ; invention et héritage sont complémentaires l'un de l'autre. Le génie individuel, en maintenant ce qu'il a reçu, le transfigure ; mais son intervention n'est qu'un épisode d'une genèse plus vaste, dont la notion de tradition – à la fois continuité et métamorphose en divers sens – peut seule rendre compte¹. » Le constater, ce n'est pas sortir de l'œuvre de Freud, c'est y être en plein aussi.

La transformation d'une matière traditionnelle, il est donc très vrai, qui a su synthétiser en une *façon* nouvelle son héritage. Celle qui n'oublie pas de reconnaître dans ses concepts mêmes « la diversité des environnements culturels qui ont accueilli la psychanalyse² » mais qui, tout autant, prend au sérieux l'innovation de son remanieur, la tâche de l'ouvrier.

Il faut par exemple se souvenir, à ce titre, de l'impopularité d'origine et du scandale que l'œuvre de Freud provoqua. En suivant le sinueux chemin du retour aux sources camouflées et sexuelles de la pulsion, de l'amour et de la haine, de notre conscience d'être nous-mêmes, de la vérité d'une *autre logique* au cœur de l'homme, en nous dépossédant, elle a révélé le malaise qui nous habite, fait saisir notre inconfort recouvert par les illusions qu'il produit. Avec raison, on peut la replacer dans la liste des grands scandales de la science, quitte à la qualifier de troisième « vexation » infligée par la science à l'humanité, la vexation psychologique que Freud plaçait à la suite de celles infligées par Copernic, la vexation cosmologique, puis par Darwin, la vexation biologique³, mais aussi de la philosophie et de la

1. Bénichou, P., *L'Écrivain et ses travaux*, José Corti, 1966.

2. Pontalis, J.-B., « Préface », in Federn, E. et Nunberg, H. (éd.), *Les Premiers Psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, Gallimard, 1976.

3. Freud, S., « Une difficulté de la psychanalyse » (1917), in *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985.

littérature, dans la longue histoire de la censure, car, encore plus qu'en reliant l'homme à l'inconscient, au sexuel, au pulsionnel, en proposant des « hypothèses¹ » dans la perspective de leur connaissance, elle porte atteinte à tout l'horizon de son *savoir*. C'est bien cette même opération qui est visée toujours. 1905 : en écrivant le livre du « scandale », *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, « en établissant un contact entre la pulsion sexuelle et la réalité psychique, Freud met au jour une réalité qui ne cessera d'apparaître *inouïe*² ». 1927 : en écrivant *L'Avenir d'une illusion*, tout comme Galilée qui aurait soupiré devant ses juges « Et pourtant, elle tourne ! », Freud ne prend pas seulement la parole contre la religion et son pouvoir, mais contre le pouvoir de « l'interdit de penser³ ». Prendre au sérieux l'innovation du remanieur, c'est donc aussi constater que cette lutte contre l'emprisonnement psychique et intellectuel, ce nouvel éclairage qui a pour but la vie de l'esprit, n'a d'autre corollaire que la *liberté*, en son versant psychique et individuel comme en son versant collectif et politique.

C'est donc aussi comprendre pourquoi la découverte de Freud, sa psychanalyse, innove à la fois par son contenu (l'inconscient, la pulsion sexuelle, la réalité psychique) *et* par sa forme (une clinique et une théorie), alors inséparables. Ce que Freud appela « transfert », son invention capitale, mais d'autres tout autant sont des innovations cliniques *et* théoriques. Un remaniement culturel, au profit d'une libération de la pensée, dont témoignent à la fois *ses* concepts propres, ses mots, et par conséquent l'élaboration *écrite* de son œuvre, qui procède par exclusions, chemine par négations, se garde de toute vision du monde, de toute *Weltanschauung*⁴. Car l'écrit psychanalytique s'applique ainsi à demeurer le *reflet* de la réalité psychique dont il parle, de sa *logique* propre, suivant ses méandres, ses ruptures, ses retours ; si la liberté est à l'horizon, il se garde d'y adhérer avant l'heure, de reproduire de l'illusion. Ensuite parce que « l'esprit scientifique », que Freud appelait aussi sa « myopie », impose par conséquent que soient renouvelés souvent cette prudence et ces retours vers l'origine de l'œuvre pour en valider ou en modifier les avancées, pas à pas, page après page, et que leurs traces écrites, ainsi que leurs études, puissent servir de « guides » : « C'est justement notre travail méticuleux, limité par notre myopie, qui rend nécessaires les nouvelles éditions de ces guides [...]

1. *Ibid.*

2. Gribinski, M., « Préface », in Freud, S., *Trois Essais sur la théorie sexuelle* (1905), Gallimard, 1987.

3. Freud, S., *L'Avenir d'une illusion* (1927), PUF, 1995.

4. Freud, S., « Sur une *Weltanschauung* » (1933), in *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1984.

seule une continuation patiente du travail qui subordonne tout à l'unique exigence de certitude peut lentement créer un changement¹. »

Cette discipline nouvelle a ainsi produit, parce qu'elle en procède aussi bien, une exigence éthique qui est celle de sa transmission. Une transmission paradoxale, dira-t-on. D'un côté, le malaise qu'elle provoque la rend à juste titre et par définition impopulaire ; d'un autre, elle persiste malgré l'opprobre et s'obstine à « lentement créer un changement ». Elle s'inscrit, ce faisant, dans la longue liste des scandales et des procès en avancées scientifiques, mais c'est parce qu'elle s'inscrit dans l'histoire non moins tenace de l'exigence de *vérité* dans l'ordre de la connaissance. Elle n'a donc jamais cessé d'être au service de la tradition dont elle provenait en la redéfinissant à la lumière de sa découverte : l'exigence de l'avancée dans le savoir, la poursuite de la nomination. L'esprit de cette histoire a reçu une définition circonscrite avec les Lumières, comme le rappelait Kant en 1784 : « Les Lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable [...] *Sapere aude !* Aie le courage de te servir de ton *propre* entendement ! Voilà la devise des Lumières² » ; mais c'est aussi celle de l'humanisme et du rationalisme avant elles, des figures renaissantes, de la tragédie grecque ou encore du commentaire talmudique. Et cet esprit, ou ce rapport à la vie de l'esprit, prend sa source, aussi bien, dans l'exigence de liberté qui en est au principe, et il tire sa légitimité et sa force de la dimension même de son rapport à autrui et de sa transmission nécessaire : « Un homme peut bien, en ce qui le concerne, ajourner l'acquisition d'un savoir qu'il devrait posséder. Mais y renoncer, que ce soit pour sa propre personne, et bien plus encore pour la postérité, cela s'appelle voiler les droits sacrés de l'humanité et les fouler aux pieds³. »

La naissance de l'œuvre de Freud, qui a été rendue possible par la constance de la critique qu'elle s'imposait à elle-même en même temps qu'aux savoirs de son époque, quand elle est relue, change par conséquent nos façons de penser, opère dans le savoir, et gagne *en même temps* à être entendue. Au contact de l'adversité, cette « pensée contre soi », ce constant « déplacement⁴ » qui a façonné le souci de vérité et de nomination dans cette œuvre, est aussi ce qui s'empporte avec soi de l'exigence de Freud et qui fait à son tour tradition. L'intransigeance de l'œuvre de Freud, de sa

1. Freud, S., *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926), PUF, 1993.

2. Kant, E., « Qu'est-ce que les Lumières ? », in *Vers la paix perpétuelle. Que signifie s'orienter dans la pensée ? Qu'est-ce que les Lumières ?*, Garnier-Flammarion, 1991.

3. *Ibid.*

4. Phillips, A., *Devenir Freud*, Éditions de l'Olivier, 2015.

méthode comme de ses principes, sa logique propre, deviennent donc un fait culturel *per se*, un éclaircissement dans l'ordre de notre connaissance ; mais cette intransigeance est également une certaine parole prononcée dans un contexte culturel, politique et social. À titre individuel quand un psychanalyste écoute un patient, à titre méthodologique quand cette discipline demeure un objet d'étude, à titre culturel et politique quand cette pensée a droit de cité, elle lutte contre l'oubli.

L'union difficile et pourtant nécessaire de la raison et de la mémoire, commune de ce point de vue à l'œuvre de Freud et à la littérature, remet chaque lecteur devant le même espoir, celui de la « difficile liberté¹ », mais aussi devant la même tâche, celle de la vigilance historique. Le poète Yves Bonnefoy le rappelait récemment : « La parole est contrainte par l'état présent du langage, le mot est un prisonnier, mais il attend de nous, c'est la poésie, que la raison collabore avec la mémoire pour lui rendre sa capacité pleine de désignation, celle qui ferait que le conceptuel n'aurait plus idée, en présence de la mort, de se retirer dans l'espace clos de ses schèmes² » et, le 7 décembre 2014, dans un frappant écho, l'écrivain Patrick Modiano terminait en ces termes soucieux ses remerciements pour le prix Nobel de littérature qui lui était attribué : « J'ai l'impression qu'aujourd'hui la mémoire est beaucoup moins sûre d'elle-même et qu'elle doit lutter sans cesse contre l'amnésie et contre l'oubli. À cause de cette couche, de cette masse d'oubli qui recouvre tout, on ne parvient à capter que des fragments du passé, des traces interrompues, des destinées humaines fuyantes et presque insaisissables. Mais c'est sans doute la vocation du romancier, devant cette grande page blanche de l'oubli, de faire ressurgir quelques mots à moitié effacés, comme ces icebergs perdus qui dérivent à la surface de l'océan³. » Redécouvrir les mots de Freud, de celui qui veillait aussi à ce que l'on fasse revivre ceux des nôtres qui étaient voués à leur effacement et à leur resurgissement aveugle et pulsionnel, c'est non seulement rendre à nos mots, chaque fois individuels, leur mémoire et leur qualité « bastante », c'est aussi ne pas oublier que les siens ont changé notre connaissance, c'est enfin garder à l'esprit que la mémoire lutte, pour tous, contre la mort. À ce titre, le psychanalyste, l'écrivain et chaque lecteur de Freud sont confrontés à la même responsabilité : se faire « promeneur analytique⁴ », voyageur vigilant.

1. Levinas, E., *Difficile Liberté*, Albin Michel (4^e éd.), 2006.

2. Bonnefoy, Y., *Le Graal sans la légende*, Galilée, 2013.

3. Modiano, P., *Discours à l'Académie suédoise*, Gallimard, 2015.

4. Smirnoff, V., *Un promeneur analytique*, Calmann-Lévy, 1998.

En surprenant, en dépassant un lecteur par l'étude des mots d'une œuvre, et en premier lieu ceux de Freud, peut-être qu'un dictionnaire participe alors, à son échelle, à rendre cette collaboration moins chimérique et à mener du vertige à l'éveil. Car alors, à travers ses lignes et ses colonnes, les mots d'un auteur, leurs naissances, leurs disparitions partielles ou provisoires, leurs transformations, leur sens jamais clos peuvent ne pas laisser d'être « bastants », à condition d'en découvrir tout le *travail*. Ce que dit Freud du fonctionnement de l'inconscient, de l'esprit, de leur élaboration, vaut ainsi et aussi pour le rapport à entretenir à son œuvre ; c'est l'indication que les auteurs ont ici retenue. Revenir à l'œuvre, la re-travailler c'est, y compris pour la psychanalyse, revenir à la fermeté de ses principes et poursuivre les voies de ce qu'elle permet comme théorie, comme technique et comme méthode, mais également comme vigilance culturelle et historique, en des temps où guettent toujours l'oubli, la violence et la mort. Freud y insistait souvent : « Il y a des choses qu'il convient de répéter et qu'on ne saurait se lasser de redire fréquemment¹. »

Publier un nouvel opus sur l'œuvre de Freud qui prendrait la forme d'un dictionnaire, tel que ce projet a été initié il y a cinq ans, c'était alors décider le placer, d'emblée et à nos yeux, sous le signe du *dialogue* entre sa découverte et ses influences, son œuvre et ses marges, ses principes et sa postérité, de le placer sous le signe de la *fabrication* et du *rayonnement* de son monde.

Et il est apparu qu'une place était disponible pour un ouvrage collectif, lui-même fait de dialogues, qui ne serait pas un dictionnaire ou un vocabulaire de la psychanalyse, ni un dictionnaire sur les concepts freudiens, ni une biographie de Freud (des ouvrages magistraux existent déjà en la matière, nous en donnons un aperçu en fin d'ouvrage), mais un dictionnaire sur l'Œuvre-Freud, le façonnage de ses mots, ses influences et sa postérité. Aussi bien les auteurs de cet ouvrage ont été invités, et invitent à leur tour le lecteur à participer avec eux, pour reprendre la belle expression de Jean Starobinski, à une sorte de *relation critique*² : ce dictionnaire reviendra aux notions de la psychanalyse de Freud, à leur construction dans l'œuvre et à leur dialogue avec leurs disciplines voisines – la littérature, la philosophie, l'histoire, l'anthropologie – ; il sera, ce faisant, composé d'articles écrits à la façon d'essais, par différents spécialistes de la psychanalyse ou de ces autres disciplines ; il resituera le lecteur, autant que faire se peut, dans l'expérience de la découverte freudienne et dans les perspectives de sa poursuite.

1. Freud, S., *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* (1939), Gallimard, 1986.

2. Starobinski, J., *La Relation critique. L'œil vivant II*, Gallimard, 1970.

On y lira ainsi, mélangés aux lectures des psychanalystes, des regards venus du dehors, d'autres territoires, des contributions de philosophes, de spécialistes des lettres, des arts, d'anthropologues, d'historiens, de traducteurs, de linguistes. On y rencontrera aussi des auteurs étrangers qui ont écrit de Grèce, du Canada, d'Allemagne, des États-Unis, de la Belgique, de la Suisse ou d'Angleterre ; leurs contributions illustrent, sous un autre aspect, le caractère extraterritorial de cette étude. Mais on y découvrira également les nombreuses contributions de jeunes chercheurs en psychanalyse et en sciences humaines, avides de participer à cette lecture renouvelée ; elles prouvent quant à elles la vitalité de l'œuvre freudienne et l'actualité de son étude. Des lecteurs de Freud venus d'ailleurs ou professionnels de la psychanalyse ont donc accepté de se retrouver réunis autour de ce même projet. Ils ont eu l'amabilité de bien vouloir emprunter, parfois de bien vouloir créer, ce que Primo Levi désignait comme « ces ponts qui unissent – ou devraient unir – culture scientifique et culture littéraire, franchissant un fossé qui m'a toujours semblé absurde [...]. Ni Empédocle ni Dante ni Léonard de Vinci ni Galilée ni Descartes ni Goethe ni Einstein ne connaissaient ce triste cloisonnement ; ni les anonymes bâtisseurs des cathédrales gothiques ni Michel-Ange ; ni non plus les bons artisans d'aujourd'hui, et les physiciens qui hésitent au seuil de l'inconnaissable¹. » Ni Freud ; et il aurait été dommage que seuls les psychanalystes aient la parole. Différents spécialistes ou lecteurs de Freud ont pu mettre en commun leurs réflexions sur une même œuvre et sa postérité, trouvant nécessaire de se resituer dans l'expérience de Freud, d'en faire saisir la découverte et d'en éclairer la poursuite.

Et cela pourra paraître paradoxal à l'entrée d'un dictionnaire, mais aborder de nouveau l'œuvre prodigieuse de Freud, c'était en même temps céder devant l'idée de sa maîtrise transparente ou totale, et abandonner le projet mortifère de prétendre tout en dire. Mais ça n'est donc qu'un apparent paradoxe. Car c'est alors accepter de l'aborder comme la vie, comme un livre à ré-ouvrir et un commentaire à reprendre, dirigé vers l'avenir par l'usage que nous faisons de la *subtilitas*, d'une promenade sérieuse qui n'oublie pas qu'« il faut avoir, disait encore Montaigne, un peu de folie qui ne veut avoir plus de sottise, disent et les preceptes de nos maîtres et encores plus leurs exemples ».

Sarah CONTOU TERQUEM

1. Levi, P., *Le Métier des autres*, Paris, Gallimard, 1992.